

Trois destins de femmes ou chronique sur *Inventaires*

Blandine Charbonneau

Numéro 76, 1995

Théâtre jeunes publics

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27948ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charbonneau, B. (1995). Trois destins de femmes ou chronique sur *Inventaires*. *Jeu*, (76), 139–141.

Trois destins de femmes ou chronique sur *Inventaires*

Qu'y a-t-il de plus tragique que de faire l'inventaire de sa vie pour finalement constater qu'elle est pleine, certes, mais pleine de vide ?... Et les trois femmes qui se montrent ce soir à nous, leurs vies sont aussi vides que la scène déserte où elles évoluent... De même qu'elles vont essayer de remplir la scène elles ont rempli leurs destinées. Mais une fois leur numéro de cirque fini, que va-t-il rester de ceci ? Car ces trois femmes ont tout du cirque : un mélange de comique et de pathétique qui, lorsqu'il prendra fin, nous laissera dans un songe mélancolique. Qu'avons-nous fait, spectateurs de nos propres vies ? Mais qu'importe ? le théâtre est l'école du rire (et des larmes). Et il faut passer au travers de ces vies, tout comme au travers des nôtres — comme le dit l'auteur —, à la façon d'un TGV. Et ne pas s'attarder sur les détails, les tabous passés outre. Ce soir, tout doit être dit, adviene que pourra.

Cette pièce qui fait donc rire (c'est l'une des caractéristiques du théâtre) en fait nous pousse à faire le point, à voir plus loin, à penser plus à nos propres vies — même si ce n'est peut-être pas le but de l'auteur... Car ces trois femmes qui sont humaines, terriblement humaines, n'est-il pas facile de s'identifier à l'une d'elles ? Elles ont peur, elles tremblent de nous parler. De nous découvrir ce qu'elles ont caché depuis des années. Ce qu'elles ont enfoui dans leurs cœurs, leurs mémoires ou leurs tiroirs... Aussi pour n'être pas trop crues ni montrées à cœur ouvert, elles font part de leur vie, petit à petit, grâce à l'intermédiaire de leurs objets révélateurs... le lampadaire pour l'une, la cuvette ou la robe pour les autres. C'est la participation active de ces objets, témoins de leur « déconfiture », de leur « désert » de vie (Barbara) qui rend possible la « confession » de ce soir.

Barbara, Angèle et Jacqueline. Trois femmes si différentes mais semblables parce que femmes liées par leurs passés semblables. Aussi toutes trois marquées par la Mort, l'Amour, la Guerre. Trois thèmes qui se rapportent aux hommes de quelque manière que ce soit. Et ce sont ces trois récits qui vont briser l'atmosphère tendue, empesée, recouverte d'un voile incompréhensif (tout comme la toile recouvre à demi le lustre par terre)... Il faut briser ce silence, cette attente, dépasser les barrières de l'inconnu et du vide. Et de la peur. La peur qui se manifeste différemment chez chacune.

Jacqueline, celle qui paraît si vulnérable et fragile, tremble comme une feuille tandis qu'Angèle hausse désespérément les sourcils dans un geste caricatural, essayant de se cacher derrière ses gants, ses bas ou sa veste. Pour sa part, Barbara se dissimule derrière une raideur et une allure affectées, un flot continu et illogique de paroles et de rires jaunes et angoissés... Chacune a sa façon de réagir au « trac » de la scène.

Car une fois ce trac passé, cette première étape franchie, le pire est fait, les « inventaires » peuvent commencer. Et ce n'est pas bien long : moins d'une demi-heure chacune pour faire le tour rapide de leurs vies. Elles n'ont plus qu'à parler, qu'à les étaler devant nous, ces vies. Les rideaux sont tirés, le « tapis rouge » est déroulé... et la musique nostalgique les accompagne. Car leurs vies, elles les ont remplies comme elles le pouvaient avec ce qu'elles ont trouvé sur leurs routes ; rendant ces vies semblables à la cuvette de Jacqueline pleine d'une multitude d'objets hétéroclites : clous, ficelles, balayette... plus tard de la terre et du persil. Mais maintenant, dix, quinze ou vingt ans plus tard, que reste-t-il de ces vies ? Angèle, par exemple, n'a plus rien, que son fils (elle est aussi grand-mère) et ses souvenirs : « C'est la robe de 1954 ! »...

Trois destins de femmes
ou Chronique sur Inventaires
(Philippe Minyana)

par Blandine Charbonneau, 15 ans.

Qu'y a-t-il de plus tragique que de faire l'inventaire de sa vie pour finalement constater qu'elle est pleine, certes, mais pleine de vide ?... Et les trois femmes qui se montrent ce soir à nous, leurs vies sont aussi vides que la scène déserte où elles errent... de même qu'elles vont essayer de remplir la scène elles ont rempli leurs destins. Mais une fois leur numéro de cinq fini, que va-t-il rester de ceci ? Car ces trois femmes ont tout du cinq : un mélange de comique et de pathétique, puis, lorsqu'il prendra fin nous laissera dans un état mélancolique. Qui avons-nous fait, spectateurs de nos propres vies ? Mais qui importe ? Le théâtre est l'école du rire (et des larmes). Et il faut passer au travers de ces vies, tout comme au travers des nôtres, - comme dit l'auteur - à la façon d'un T&V. Et ne pas s'attarder sur les détails, les tabous passés outre. Ce soir, tout doit être dit, adieu ne pourra.

Cette pièce qui fait donc rire (c'est l'une des caractéristiques du théâtre) on fait nous pourne à faire le point, à voir plus loin, à penser plus à nos propres vies - même si ce n'est peut-être

Trois femmes. Le chiffre magique, parfait, le chiffre de l'équilibre. Trois femmes qui s'affrontent à leur destin pour constater, avant de passer à l'envers du décor, du miroir sans tain, que leurs vies ne contiennent rien, quelques années plus loin. Mais à la différence de Marie Steuber, héroïne du *Temps et la Chambre* de Botho Strauss, elles emportent avec elles un certain « bagage » : leurs souvenirs, principalement liés aux objets dits révélateurs qu'elles nous ont amenés ici ce soir. Marie Steuber, elle, après avoir aussi fait le tour de sa vie, constatera tragiquement que son bagage à elle (symbolisé par ses valises qui s'avèrent à la fin désastreusement vides) ne contient rien. Elle n'a pas, contrairement aux héroïnes d'*Inventaires*, de passé. Pas non plus de futur. Elle est condamnée à errer dans cette espèce de *no man's land* digne de Beckett, jusqu'à ce que la réalité de sa vie et de son destin lui tombe littéralement dessus, dans une révélation finale. Mais Marie Steuber est tout aussi humaine que les héroïnes de Minyana ; elle aussi aime, est apeurée. Elle leur ressemble...

*Inventaires, Espace GO,
1995. Photo : André
Panneton (CAPIC).*



Mais c'est quand même sur fond moins tragique que Minyana tourne au comique la dérision des destinées humaines si multiples. Comique dû à l'amoncellement des paroles révélatrices, pas toujours enchaînées mais passant en accéléré. Comique aussi dû à ces trois « bonnes femmes » en elles-mêmes, mélanges intimes de drames et de rires. Et qui nous font rire aussi même si c'est cyniquement parfois.

Car l'école de la vie, si souvent révélée par le théâtre, passe par le rire et les larmes, en grande partie. Tout comme le théâtre lui-même. Et cet apprentissage est pleinement représenté par ces trois femmes qui ce soir se sont vidé le cœur et nous ont révélé leurs petites existences, sans chercher à les interpréter. À nous de le faire et d'en confronter le résultat à notre propre existence, elle aussi si malheureusement dérisoire et vaine, que nous considérons tous comme évidemment le centre du monde...

Alors, convaincus ? ◆

Blandine Charbonneau est âgée de 16 ans ; elle termine cette année un baccalauréat français.